

8 mai 1995 - Seul le prononcé fait foi

[Télécharger le .pdf](#)

Allocution de M. François Mitterrand, Président de la République, sur la commémoration de la fin de la seconde guerre mondiale, la victoire contre le nazisme, la réconciliation franco-allemande et la construction européenne, Berlin le 8 mai 1995.

Monsieur le Président,

- mesdames et messieurs,

- Je suis venu à vous ce soir, à Berlin, en ma qualité de Président de la République française et c'est à ce titre que je vous parle. Comme il s'agit de l'un des derniers actes que j'accomplirai dans ce rôle £ je suis fier que cela soit ici avec vous.

- C'était bien le moins que je devais à l'Allemagne. A l'Allemagne d'aujourd'hui, mais aussi à l'Allemagne de toujours que l'histoire, la géographie, la culture ont indissolublement liée à la France. Etrange, cruelle, belle et forte aventure que celle de ces peuples frères auxquels il aura fallu plus d'un millénaire pour se reconnaître tels qu'ils sont, pour s'admettre, pour s'unir, pour chercher l'un chez l'autre les leçons de la science, de la philosophie, de la politique, pour revenir ensemble à leur propre source.

- Sur ce thème, bien entendu, nous pourrions parler longtemps. C'était déjà un peu le contenu des allocutions précédentes. Vous connaissez le discours, mais il ne faut pas cesser de le répéter. Nous revenons de si loin.

- L'Europe s'est construite ou reconstruite en un demi siècle, sur tant de ruines, de désastres et de morts. Il faut l'expliquer. Ce n'est pas simplement le résultat de la bonne volonté ou des bonnes intentions. C'est aussi parce que les générations précédentes ont supporté le poids de deux guerres mondiales. Je crois être parmi vous l'un des rares et c'est tant mieux pour vous à avoir vécu cette deuxième guerre mondiale comme soldat. Et le 8 mai 1945, j'étais soldat à Paris. Il est intéressant peut-être de savoir ce que pouvait en penser un jeune homme de vingt-cinq ans. Bataille perdue d'abord, bataille gagnée ensuite, contre qui et pourquoi ? Toutes ces questions se posaient. Il était facile d'en rester au point où nous étions. Facile de penser que l'on pourrait résoudre tous les problèmes par la force, par la violence, par la loi du plus fort. Et c'est précisément cette prise de conscience qui a changé le cours de l'histoire.\

Je suis venu célébrer chez vous le 8 mai 1945, exactement comme l'ont fait le Président et le Chancelier allemands ce matin à Paris. C'est une réflexion sur le sens de ce 8 mai que je veux approfondir, car je crois que nos fils considéreront avec étonnement ce rassemblement de tant de peuples qui se sont tant meurtris, cette célébration d'un événement où la victoire et la défaite se mêlent, où chacun compte et pleure ses morts, en oubliant parfois de s'émerveiller que de ces morts soit née la prise de conscience de ce qu'une civilisation peut faire et de ce qu'elle ne doit pas faire, de ce que l'avenir attend et de ce qu'il interdit. Bref, cette prise de conscience qui s'appelle le triomphe de la vie.

- Je vous le disais à l'instant, j'ai vécu ce 8 mai 1945 à Paris. Cinquante ans plus tard, nous sommes à Berlin. Lorsque j'évoque le rôle qui est le mien aujourd'hui, qui s'achève, mais qui est encore le mien, de présider aux destinées de la Nation française, je ne peux m'empêcher de

songer aux extraordinaires efforts et aux grandes réussites menées par les politiques responsables de nos différents pays d'un côté et de l'autre.

- Rien n'eût été possible sans les premiers appels de Churchill. J'ai eu le bonheur de les entendre moi-même. Rien n'eût été possible sans ces quelque dizaines d'Européens venus de chacun de nos pays, on parle naturellement de Schuman, de Monnet, d'Adenauer, de Gaspéri, et de bien d'autres, qui dans le même moment ont tiré la même conclusion du même désastre qu'ils avaient vécu et cela précisément par dessus leurs frontières. L'ennemi d'hier était l'ami d'aujourd'hui. Au fond, que s'était-il passé ? Je sais que le débat existe en Allemagne. Il ne peut pas ne pas exister. Est-ce une défaite que nous célébrons ? Est-ce une victoire ? Et quelle victoire ? C'est peut-être sans doute la victoire de la liberté sur l'oppression sans aucun doute. Mais c'est surtout à mes yeux, et c'est le seul message que je voudrais laisser, une victoire de l'Europe sur elle-même.

- Et dans ce camp là, nous sommes tous unis et rassemblés. Je ne peux pas faire de distinction au cours des quatorze années que je viens de vivre à la tête de mon pays entre l'apport de tel ou tel homme d'Etat, l'apport de tel ou tel peuple à la construction de l'Union européenne pour ne parler que de celle-là, car, au-delà de l'Union européenne, et depuis novembre 1989, il y a l'ouverture sur l'Europe tout entière, sur le continent. Chacun sait bien qu'une structure provisoire est née de la nécessité il y a cinquante ans, mais qu'elle n'est que le prélude à ce qui sera construit demain et qui donnera enfin à l'Europe son sens.\

Je voudrais ajouter une note avant de terminer. J'ai vécu toutes les étapes de la construction de l'Union européenne avec tout ce qui l'entoure, et que citait fort bien John Major tout à l'heure. J'ai vécu aussi la guerre elle-même et je sais que si la victoire est revenue dans mon pays, c'est en faisant bien des détours. Un détour par le ciel anglais, un détour par les espaces africains, un détour par d'immenses territoires et l'héroïsme russe, un détour par les profondeurs du nouveau monde américain qui répondait à sa vocation initiale pour venir au secours de la liberté, là où elle était perdue ou menacée. Mais aussi ce pays, le mien, qui fut d'abord vaincu et occupé, a reconnu la victoire avec ses alliés, grâce à ses alliés mais aussi par la révolte du corps et de l'esprit devant l'horreur des camps de concentration, de l'holocauste, l'oubli de toutes les valeurs et de toutes les vertus humaines. Je disais tout à l'heure de la vie, du respect de la vie, et donc de l'espoir, de tout ce qui respire, de tout ce qui grandit, de tout ce qui renaît, d'une année sur l'autre car le printemps n'est pas fait que pour les plantes et les choses. C'est pourquoi je veux rendre témoignage aujourd'hui sans arbitrer. Victoire, défaite, victoire pour qui ? défaite pour qui ? Sans vouloir arbitrer, je veux quand même me souvenir de ce que j'ai vu moi-même à l'époque où Hitler était le maître de l'Europe et où j'étais ce soldat blessé et prisonnier en Allemagne.

Dans ma solitude d'une prison en Allemagne après avoir tout perdu jusqu'à mon identité et pendant des mois, n'ayant plus aucun espoir. Le ciel était sombre. N'était-ce pas la victoire de l'idéologie terrible qui venait de maîtriser une partie de l'Europe, comment espérer en d'autres que moi, qui se trouvaient dans d'autres lieux et comment espérer là, en pleine Allemagne nazie pour 1000 ans ? Eh bien, j'ai repris espoir parce que j'ai connu des Allemands.

- Oui, je les ai connus. C'était quelquefois mes gardiens. C'étaient les soldats allemands, chargés de m'empêcher de retrouver ma liberté, et qui n'y sont d'ailleurs pas parvenus. C'était une partie de votre peuple qui échappait en vérité aux commandements, aux directives, aux enthousiasmes fallacieux, aux rassemblements, à la passion, à l'enthousiasme de la victoire du début, des Allemands qui résistaient peut-être sans le savoir parce qu'ils étaient tout simplement des honnêtes gens. Quand les ai-je connus ? pendant la guerre £ et où ? en Allemagne £ par la suite, quand je suis revenu en France, dans la France occupée après une évasion, j'ai réfléchi à cet antagonisme entre l'Allemagne et la France. Je me suis rendu compte et je l'ai dit dans d'autres lieux que j'avais appris moi-même dans mon pays de quoi alimenter toutes les guerres futures contre l'Allemagne et quelques autres, et qu'il en avait été de même dans la plupart des pays d'Europe puisque nous avons successivement à travers les siècles accumulé ce que nous appelions sottement les ennemis héréditaires. Et bien voilà ! Les ennemis héréditaires, ils sont là.

- L'hérédité n'a pas tenu, les lois de la biologie n'ont pas résisté à celle d'une autre nécessité, qui

va beaucoup plus loin et qui est celle d'une mémoire humaine et d'une solidarité entre les peuples contraints de vivre sur une planète qui se rétrécit chaque jour, qui s'abîme chaque jour, d'une planète en péril, notre bien commun qu'il convient de sauver tous ensemble plutôt que d'abîmer avec des raids aériens des bombes, des moyens de destruction qui permettraient sans doute de détruire la terre pour peu qu'on le veuille.\

Ce n'est donc pas mon expérience de Chef de l'Etat que je vous livre. La politique européenne, elle sera poursuivie après moi, comme elle avait commencé avant moi, peut-être pas de la même façon, mais finalement l'histoire oblige, l'histoire commande et on sera toujours là pour le rappeler aux autres. Ce que nous avons fait doit être poursuivi et le sera. Je disais tout à l'heure, la première victoire qui soit commune, c'est la victoire de l'Europe sur elle-même.

- Alors demain, il faudra parfaire l'œuvre accomplie qui n'est pas achevée et elle ne le sera jamais d'ailleurs. Les dissenssents, les rivalités, les compétitions, le goût du sang, le goût de la mort, voyez comment en Europe même, cela se poursuit dans certains pays, dans certaines zones de ce même continent à quelques centaines de kilomètres de chez nous. Il faut donc que cela soit notre état d'esprit, fondé sur l'expérience, l'expérience de ceux qui ont combattu. C'est le dernier message que je pourrai laisser. J'ai voulu prendre part dès les années 1947, 1948, au premier rassemblement européen, parce que j'avais été un soldat et parce que j'avais connu la haine autour de moi, parce que je me rendais compte que cette haine devait être moins forte que la nécessité de vivre pour l'Europe et pour les Européens. Et que ces frères, s'ils étaient ennemis, étaient d'abord des frères et c'est ce qu'il faut rappeler. Quand je parle de l'Europe bien entendu, il ne s'agit que du continent où je vis. Je pense que la leçon un jour sera vraie pour tous les hommes de la terre.

- Voilà, M. le Président, mesdames et messieurs ce que je voulais vous dire. Je ne suis pas venu célébrer la victoire dont je me suis réjoui pour mon pays en 1945. Je ne suis pas venu souligner la défaite, parce que j'ai su ce qu'il y avait de fort dans le peuple allemand, ses vertus, son courage, et peu m'importe son uniforme, et même l'idée qui habitait l'esprit de ces soldats qui allaient mourir en si grand nombre. Ils étaient courageux. Ils acceptaient la perte de leur vie. Pour une cause mauvaise, mais leur geste à eux n'avait rien à voir avec cela. Ils aimaient leur patrie. Il faut se rendre compte de cela. L'Europe, nous la faisons, nous aimons nos patries. Restons fidèles à nous-mêmes. Relions le passé et le futur et nous pourrons passer l'esprit en paix le témoin à ceux qui vont nous suivre.\